

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Maurice Zermatten: Le début d'une œuvre nationale valaisanne

Pour la critique, de même que pour le croyant, il n'est pas de joie supérieure à la certitude d'avoir raison, de « savoir » qu'il a raison. Cette joie, Maurice Zermatten nous la donne, en surabondance.

Nous avons, dès ses premières modulations, au hasard d'une page de journal, dressé l'oreille, perçu en elles un son rare. Nous avons eu l'intuition, magnifiquement corroborée par le coup de cymbale de son premier roman, qu'un véritable écrivain nous était né, que celui-ci pourrait être grand. Ce qui était croyance est, aujourd'hui, éclatante évidence. Les fruits ne semblent pas devoir trahir les promesses des fleurs. Maurice Zermatten s'élève à la cadence même où il produit. « Le cœur inutile » et « Le chemin difficile » ont paru, c'était hier à peine, coup sur coup. Aujourd'hui, voici, après ses « Nourritures valaisannes », des « Contes des hauts pays du Rhône »¹. Demain, ce sera un nouveau roman : « La colère de Dieu ».

Celle-ci ne s'appesantit certes pas sur lui ! Les anges prisonniers qu'il voit s'échapper du clocher natal, dans le beau conte du Sonneur de Mase, se sont penchés sur son berceau. Miracle du don, ils ont déposé en lui la divine étincelle. Le signe sacré marque son front. On n'en peut douter. L'élus ignoré, qui apprit à écrire là-haut, sur les bancs d'école du village, n'est pas loin de posséder aujourd'hui la maîtrise de son art. Le voici qui s'avance, justement honoré, parmi nous, et qui porte nos espoirs. Il manque peu de chose à ses Contes pour avoir le sceau de l'achevé. Ils sont près d'être, à notre dur Valais, au sourire étonnamment fin, ce que sont à la plantureuse Normandie au rire gras, ceux de Maupassant, par exemple.

Maurice Zermatten a, au suprême degré, les qualités de la race : la force, volontiers violente, et la malice, volontiers acérée. Mais il a aussi, qualité plus rare chez notre peuple, à l'ordinaire fermé, replié sur lui-même, pudique de ses sentiments et avare de ses mots, une facilité merveilleuse à s'exprimer. Et, de ses deux cordes, celle d'airain et celle du concert champêtre, il tire, avec la plus souveraine aisance, le pathétique et le plaisant.

De la veine plaisante et familière jaillissent, avec une impertinence délicate, des récits où, comme il se doit chez nous, on moque avec alacrité, mais sans méchanceté, le paysan qui tonne contre le gouvernement et se réconcilie devant un bon verre, le président roublard et décidé aux inventions les plus truculentes pour « sauver l'honneur » de la commune, le vieux garçon calculateur, la vieille servante tyrannique et collectionneuse d'indulgences, le brave anticlérical « qui doit bien faire honneur à sa réputation de forte tête », le bon capucin prompt à admettre que « la prudence est une vertu cardinale », le curé, enfin (naturellement !), qui s'impose d'autant plus volontiers le sacrifice de jeûner qu'il « souffre de la maigreur de ses ouailles », et qui pense sagement « qu'on ne peut importuner Dieu à tout propos ». Il faut lire en souriant, devant un bon feu de sarments, ces historiottes qui étincellent, pétillent et réchauffent comme lui (Les deux mulets, Le testament, Un mariage, de vieux garçon, Dans le secret du cœur, Pour la plus grande gloire de Dieu).

De l'autre veine, brûlante et pourpre, coulent des histoires tragiques, qu'on voudrait lire plutôt à la flamme dansante de la lampe, par une nuit de fœhn

¹ Fribourg, librairie de l'Université.

où claquent les contrevents, et dans lesquelles passent, avec une libre vigueur ou une tendresse contenue, en soulevant de hautes ombres, tous les grands thèmes de notre « comédie humaine », de notre pauvre « théâtre du monde » à nous : la politique et ses aberrations, le cautionnement et ses ruines, la nature ennemie, le déshonneur des filles, la terrible justice paternelle, le gendarme et le braconnier, la misère sans fin, l'amour sans phrases, le devoir et la mort. Il y a, dans ces drames (*L'innocent*, *Le fils*, *Circonstances de l'héroïsme*, *Mais la mort ne se livre pas au rabais*, *La ferme au bord du Rhône*, *Vengeance*, *Une défaite*), quelque chose de si poignant et de si humain, de si humble et de si fort à la fois, de si simple et pourtant frémissant, qu'on ne peut pas ne pas être touché, saisi, emporté, et souvent ébloui.

Ces contes ne se racontent évidemment pas. Ce serait les déflorer. L'auteur les a contés une fois pour toutes, et mieux que personne. Je vous laisse le plaisir de les découvrir. Ils ne sont, cela va sans dire, pas tous d'une valeur égale ; certains ne sont qu'un jeu. Mais ils ont tous de la valeur, et certains une valeur de premier ordre. Dans tous on sent courir le talent et la joie d'écrire. Dans plusieurs, cette joie, ce talent éclatent avec un état de grâce, une plénitude émouvants. Voyez le « *Secret du cœur* », ce petit chef-d'œuvre d'esprit et d'observation, où une bonne vieille servante, digne de venir en droite ligne du conte flaubertien (*Un cœur simple*), parle à son chat Marron en des termes dignes des propos de M. Bergeret à son chien : cela fait un composé d'un ton par moments exquis. Voyez encore l'approche de la mort purificatrice, qui ranime et ramène « le cher paradis des amours enfantines », dans « *Mais la mort...* ». Ou encore certaines pages de la « *Défaite* », qui sont une si belle méditation sur la vie domestique et montagnarde, et la mort. Il y a là, pour qui sait écouter, un accent qui ne trompe pas.

Maurice Zermatten — qui mérite que nous lui consacrons, comme nous le désirons depuis longtemps, une véritable chronique, ici puisqu'il doit être le héraut du « *Vieux-pays* », et qui souffrira que nous nous élevions au-dessus du simple compte rendu entamé, — Maurice Zermatten est un vrai conteur et un vrai romancier. Il a le don d'observation et le don de vie, il sait créer des personnages, les animer, les faire agir et parler, en faire des êtres de chair et de sang, qu'il nous semble connaître. Il a le naturel et l'émotion. C'est un poète, et un véritable écrivain. Il a le sens du mystère humain, le don de fiction et celui des images ; il sait appréhender, sous l'écorce souvent terne des choses quotidiennes, ce qui fait leur grandeur et leur durée, leur âme, le secret reflet de leur lumière divine, ce qui les relie à l'éternel. Sa voix dépasse l'immédiat ; elle a ce « prolongement » intime, indéfinissable, qui éveille de secrètes résonances et, tout en déroulant le récit de la vie apparente, déclenche le mouvement et les orbes mystérieux d'une autre vie, plus profonde et plus réelle, que nous portons en nous. Il a, enfin, le don du rythme et du style. Sa langue a nombre et harmonie, nerf et fluidité ; elle est élégante et ferme, presque toujours parfaitement châtiée, elle est toute tissée, toute brillante de belles images, presque toujours parfaitement sûres. En vérité, tous les dons majeurs, je crois que cet heureux auteur les possède. Son jeune art répond aux deux canons immortels de l'art tels que les a définis Goethe : Poésie et vérité.

Lorsqu'il sera encore un peu plus sévère pour lui-même (il se laisse parfois trop emporter encore par cette joie d'écrire que nous avons dite, par son abondance bénie, par ce plaisir de donner à profusion, de jeter comme ils viennent dans le torrent de sa plume certains mots, certains adjectifs ou certaines images moins rigoureusement contrôlés, de tirer son feu d'artifice) ; lorsque son art se sera encore un peu plus épuré, dépouillé de quelques « jo-

liesses », de quelques « effets » ou de quelques « facilités », et sera tout à fait décanté ; lorsque enfin lui-même aura pris conscience de sa propre originalité, conquis toute sa personnalité, et qu'il se sera débarrassé des dernières réminiscences et influences (dont les ramuziennes), nul doute que Maurice Zermatten ne nous donne notre œuvre nationale authentique, et en même temps, enfin, notre première œuvre vraiment de « classe internationale », si j'ose appliquer la formule des disciplines du sport à celles de l'esprit. C'est, moralement, le candidat du Valais au prix Goncourt. Ses progrès sont à chaque pas sensibles ; à chaque pas est plus profonde l'empreinte qu'il laisse. A chaque fois qu'il élève la voix, s'en étend et s'en augmente l'écho. Rien ne peut davantage satisfaire notre violent et très cher « esprit de clocher » que d'entendre cette voix porter si loin du clocher, franchir nos frontières, conquérir une audience toujours plus vaste, séduire des esprits toujours plus divers du nôtre, et plus difficiles. Nous tenons à vous le dire en toute sincérité, Maurice Zermatten : Vous êtes né sous une bonne étoile. Vous êtes sur la bonne voie. Vous avez pris le plus beau départ. Vous avez des devoirs envers nous, envers votre pays. Nous attendons de vous une œuvre de chez nous, à la taille de son modèle, et qui dure comme lui. Vos dons nous la promettent. Vos livres nous l'annoncent. Mesurez, avec nos exigences, vos forces et votre responsabilité. Soyez rassuré sur vous, et allez de l'avant. Il ne vous appartient pas de soupirer, à l'égal du poète (qui d'ailleurs devient « Immortel ») : « L'ami qui vient me voir, joyeux quand il arrive, — Est triste en s'en allant, — Et la foi chaque jour me semble être moins vive — Qu'il eut dans mon talent ». Non : travaillez en paix ! Travaillez. Vos amis sont tranquilles, s'ils sont impatients. Nous suivons vos efforts avec le seul désir — avec la conviction — de pouvoir saluer un jour leur parfait épanouissement, — le couronnement que nous leur assignons.

Jean GRAVEN



Une série de brochures sur la Vallée d'Aoste

Notre contiguïté avec la Vallée d'Aoste, qui communique avec celle du Rhône par plusieurs cols, en attendant le fameux tunnel par le Grand St-Bernard ou le Val Ferret, s'est affirmée à toute époque par des relations d'ordre économique, politique, ecclésiastique. Il a fallu le percement du Simplon et la grande guerre pour mettre fin à l'intense échange de gens, de bestiaux et de marchandises qui se faisait surtout par le Grand St-Bernard.

A deux reprises, en 1506 et en 1559, les Haut-Valaisans envisagèrent l'invasion des vallées de la Doire et du Buthier pour en faire un nouveau bailliage. Les seigneurs d'Aoste, de Challant et de Quart, possédaient des fiefs en Valais et, vice-versa, l'évêque de Sion et l'Abbé de St-Maurice¹ en avaient au pays d'Aoste. Au XIII^e siècle, trois évêques valdôtains : Rodolphe de Valpelline, Boniface de Challant, Aymon de Châtillon, occupèrent le siège de S. Théodule, et jusqu'en 1752, les dépendances du Grand St-Bernard, dont la majorité des prévôts étaient Valdôtains, étaient beaucoup plus importantes sur le versant

¹ *Lewa* ou *Elewa* (Elevaz), *Lagona* (Licone ?), *Gizorolis* ou *Gisorolis* (Chezerola ?), *Morga* (Morgex ou Morge) étaient compris dans la donation de Sigismond, roi de Bourgogne, en 515.

sud que sur le versant nord de la chaîne pennine ; on sait que c'est à cette date que l'hospice fut dépouillé de la plupart de ses droits en territoire sarde en échange de la libre élection de ses prévôts.

Il y eut aussi de longs procès (1517-1576) entre les Bagnards et les Valdôtains au sujet de la possession de l'alpage de la Grande Chermontannaz au Mont Durand... Enfin, — et le sujet est loin d'être épuisé, — de nombreuses familles de l'Entremont et de Martigny sont originaires d'outre mont : Carron, Gard, Chatriand, Thérisaud, Vallet, Perrier, Marquis, Mottet, Berguerand, Darbellay, Moret, Challant, Dondainaz, Forré, Thovex, Biselx, Blanchet, Jacquemod, Droz, Simonetta, etc..

■

Cette très brève introduction expliquera pourquoi nous ne pouvons rester indifférents à ce qui se passe chez nos voisins. La récente suppression de leur journal en langue française, « L'Echo des Vallées », et la décision de leurs podestats de substituer dans toute la province des noms italiens aux noms français des bourgs et des villages, n'ont pas peu contribué à réveiller ma conscience et à la décharger d'un triple péché de discourtoisie, de négligence et d'ingratitude. En effet, j'ai reçu depuis deux ou trois ans une dizaine de brochures d'auteurs valdôtains que je n'ai pas l'honneur de connaître, mais à qui je sais d'autant plus gré de leur gracieuse attention. J'attendais une occasion favorable pour en parler ; j'aurais maintenant trop de remords à différer plus longtemps l'accomplissement de ce devoir, plus d'actualité que jamais.

■

A tout seigneur, tout honneur ! Monsieur l'abbé Henry, curé de Valpelline, permettez que je vous admire et félicite pour la besogne que vous vous êtes assignée et qui certainement réjouit et reconforte vos concitoyens restés fidèles aux traditions ancestrales. Soit par l'historique (1912) de la paroisse que vous dirigez, soit par vos recherches (1936, 1938 et 1939) sur les vieux noms patois d'origine celtique, romaine, salasse ou bourguignonne, de lieux et de familles, soit par la publication, accompagnée de savants commentaires, de « Reconnaissances et Inféodations » concernant les seigneurs de Quart au XVI^e siècle, — il y aurait probablement à ajouter à cette série d'autres contributions que j'ignore parues dans des périodiques, — vous entretenez, ardente et vive, parmi vos paroissiens, la flamme de l'amour pour leur chère province. Et quel service vous rendez ainsi aux nombreux émigrants de votre vallée qui, grâce à vous, conservent pieusement le contact avec les morts et les vivants de leur village natal !

M. l'abbé Joseph Trèves, d'Emarèse, successivement recteur ou curé de Planaval, de Promiod, d'Excenez — ces noms me sont révélés parce qu'indiqués dans ses préfaces — doit avoir lui aussi un tempérament d'apôtre. Il encourage les monographies locales, donne à leurs futurs auteurs de judicieux conseils et, ce qui est mieux, prêche lui-même d'exemple.

En 1916, alors qu'il était recteur d'Emarèse, il publiait une notice sur « L'ancien Rù » (le pendant de nos bissets) « abandonné d'Emarèse », dont la construction remontait aux comtes de Challant, en 1393. Il avait déjà consacré une longue étude aux « Ecoles » de ce même village, mais qui, faute de moyens suffisants pour l'imprimer, est restée manuscrite.

Parurent successivement sous sa signature : en 1921, un chaleureux appel à ses confrères du clergé : « Ecrivons l'histoire de notre paroisse » ; en 1923,

des réflexions sur la « Suppression des écoles des hameaux », et en 1924, l'historique de la « Fondation des écoles des 87 paroisses valdôtaines ». Enfin, en 1936, toujours dans le même domaine, il publiait un aperçu historique, critique et très apologétique sur « L'Instruction du peuple avant l'Ecole élémentaire moderne ».



C'est la même note apologétique, voire combative, qui domine dans les tirages à part d'une série d'articles parus dans la Revue diocésaine d'Aoste. J'ignore si leur auteur, M. Maxime Durand, est laïque ou ecclésiastique, mais je penche pour la seconde hypothèse. Voici d'abord le « Journalisme dans la Vallée d'Aoste » en complément d'un catalogue des journaux valdôtains établi en 1928 et résumé d'un travail beaucoup plus volumineux, resté inédit. Il en ressort qu'entre 1840 et 1936, 43 journaux ont vu le jour dans cette vallée, la plupart, il est vrai, de durée aussi éphémère et d'existence aussi tumultueuse que leurs confrères valaisans.

Intrépide défenseur des traditions et particularités valdôtaines, M. Durand a écrit en 1937 un vibrant plaidoyer en faveur de « La langue de la Maisor de Savoie, langue des Valdôtains ». En voici un savoureux passage : « La langue d'un peuple étant sacrée, inviolable comme sa pensée, son caractère, ses souvenirs, ses traditions, sa vie, que dis-je ? inhérente, consubstantielle à ce peuple, un peuple ne peut répudier sa langue *senza rinunziare a troppa parte di sè*, comme l'affirmait très sensément l'illustre Arturo Graf, professeur à l'Université de Turin. » Et il conclut : « La civilisation et la culture françaises de l'exceptionnellement patriotique Vallée d'Aoste ne sont pas *l'opera di noi, piccoli uomini viventi nell'attimo che fugge, sono prodotti di secoli di storia...* »



Et voilà pourtant que s'effilochent les légitimes aspirations, que se volatilisent les dernières illusions de cette poignée d'écrivains du terroir qui partageaient leur amour en parts égales entre la petite et la grande patrie, comme nous entre le Valais et la Suisse, et qui défendaient la cause du régionalisme avec une ardeur infatigable, leur idéal étant résumé en cette devise : *Pro aris et focis*.

Si par hasard ces lignes leur tombent sous les yeux (nous échangeons nos « Annales » contre le bulletin de l'Académie St-Anselme), qu'ils y voient, outre un remerciement pour leur joli geste de confraternité et de bon voisinage, un message de sympathie et de cordialité.

B.